

CONTRE LES PANDÉMIES, L'AGROÉCOLOGIE !



Isabelle Franck

Mai 2020

L'agroécologie, si elle avait été choisie comme modèle agricole dominant, aurait-elle pu nous éviter la pandémie du Covid-19 et toutes ses conséquences ? Est-elle aujourd'hui une piste pour éviter de nouvelles pandémies ? Peut-elle nous aider à devenir plus résilients face à ce genre de crise, qui n'est probablement pas la dernière ?

Comme d'autres virus avant lui, le « Covid-19¹ » n'est pas tombé du ciel ; il n'est pas non plus un châtiment que nous envoie la Terre-mère pour n'avoir pas écouté ses avertissements. On sait que c'est une zoonose², c'est-à-dire une maladie transmise à l'être humain par un animal. Dans le cas de la pandémie actuelle, il est à présent établi que ce sont les chauves-souris, porteuses de ce virus, qui l'ont probablement transmis à l'être humain par l'intermédiaire du pangolin³, animal sauvage consommé par les Chinois et vendu sur leurs marchés. Mais il serait vain de chercher à éradiquer les chauves-souris... ou les pangolins.

La barrière d'espèce

Ebola, Zika, le SRAS, la grippe H5N1 ou grippe aviaire... et aujourd'hui le Covid-19 : le point commun à toutes ces maladies est que **des virus qui auraient dû rester l'apanage de la faune sauvage sont arrivés jusqu'à nous**. Ils ont franchi la « barrière d'espèce » en s'adaptant et se sont introduits dans nos organismes, où ils peuvent s'avérer très dangereux, alors qu'ils sont inoffensifs pour leurs hôtes d'origine. Le coronavirus actuel, par exemple, n'est pas directement transmissible de la chauve-souris à l'humain. En passant par le pangolin, il a subi une mutation de sa structure qui l'a rendu à même de trouver la porte d'entrée de nos cellules...

Cette « migration » des virus s'explique par **le rapprochement, ces dernières décennies, entre la faune sauvage et les êtres humains**. Ce qui pourrait *a priori* avoir un côté sympathique provoque les maladies qui se répandent de plus en plus fréquemment sur tous les continents. Les zoonoses liées à la faune sauvage représentent plus des deux tiers des maladies transmises à l'humain par les animaux⁴.

Nous détaillons ci-après comment nos modes de vie et de production – en particulier l'agriculture industrielle - sont responsables de ce rapprochement toxique et nous montrons comment l'agroécologie aurait pu contribuer significativement à les entraver. Nous verrons ensuite comment elle pourrait limiter la fréquence de ces épi- et pandémies⁵ à l'avenir et, à tout le moins, en limiter les impacts sur notre sécurité alimentaire et notre vie économique.

¹ COVID-19 pour COronaVirus Disease 2019.

² du grec ζῷον – zôon, « animal » et νόσος - nósos, « maladie ».

³ « La crise du coronavirus est une crise écologique », interview de Serge Morand par Coralie Schaub, dans Libération du 26 mars 2020. Lien raccourci : <https://miniurl.be/r-302r>

⁴ Source : Sonia Shah, « Contre les pandémies, l'écologie », dans Le Monde Diplomatique, mars 2020, p.41.

⁵ La pandémie est une épidémie qui s'étend à toute la population d'un continent, voire du monde entier, comme c'est le cas pour le Covid-19.

L'agro-écologie, bien plus qu'une technique agricole⁶

Comme son nom le laisse entendre, l'agro-écologie cherche à cultiver la terre en cherchant à imiter le fonctionnement des écosystèmes dans les pratiques culturales. C'est en effet sa **dimension environnementale** qui vient d'emblée à l'esprit : suppression des intrants issus de la pétrochimie grâce aux interactions entre plantes et animaux dans l'écosystème agricole, enrichissement de la biodiversité et amélioration de la résilience et de l'adaptation au changement climatique.

Mais l'agroécologie se fonde aussi sur des **principes économiques** : économie circulaire (où les déchets deviennent des matières premières), sociale et solidaire, promotion des circuits courts et donc de l'emploi local, diversification des revenus pour les agriculteurs et autonomie alimentaire locale... Elle promeut aussi des valeurs liées au domaine **socio-culturel** : diversité et solidarité, échanges de savoirs et de pratiques, renforcement des communautés locales, alimentation saine, etc. Elle a même **une dimension politique** : contrôle des ressources (semences, terres...) par les populations et les communautés, promotion d'une gouvernance décentralisée et participative des systèmes de production agricole, demande de soutien et d'investissement publics... Le schéma ci-dessous reprend ces quatre dimensions et leurs déclinaisons.

Habitats détruits

Dans nos paysages, les milieux préservés où les animaux sauvages peuvent « vivre leur vie » tranquillement sont de plus en plus réduits. Depuis des décennies, nous⁷ rasons des forêts pour y planter des palmiers à huile pour l'industrie alimentaire, ou du soja pour le bétail ou le carburant. Nous multiplions et agrandissons les surfaces bétonnées pour l'industrie, l'habitat ou le commerce, les mines à ciel ouvert. Nous pratiquons des monocultures sur des millions d'hectares... ce faisant, non seulement nous détruisons l'habitat des animaux sauvages, mais nous nous rapprochons d'eux. Par conséquent, **les frontières avec les zones habitées par les humains deviennent poreuses**, les contacts plus fréquents et les occasions, pour les virus, de migrer vers l'être humain, plus nombreuses.



Pour illustrer ce propos, revenons à notre amie la chauve-souris. En Afrique, c'est elle qui a véhiculé le virus de la maladie Ebola, qui a fait en Afrique – de l'ouest en particulier, mais aussi en RDC – des milliers de victimes, bien plus que le Covid-19 actuellement dans ces régions. Et l'on constate que cette dernière est apparue plus souvent dans les contrées d'Afrique centrale et de l'ouest qui avaient connu la déforestation. Le petit mammifère volant, privé de ses perchoirs naturels, est venu se reposer sur

⁶ Voir l'infographie en annexe, ainsi que la note stratégique « L'agroécologie vue par Entraide et Fraternité » sur www.entraide.be. Lien raccourci : <https://miniurl.be/r-2zuz>

⁷ Ce « nous » recouvre l'humanité : celles et ceux qui sont responsables de ces destructions, mais aussi l'immense majorité de la population qui, souvent sans le vouloir ou sans le savoir, y contribue en consommant les produits issus de ces pratiques.

les arbres des zones habitées, laissant par exemple sur des fruits ou dans ses déjections le virus avec lequel l'humain est ensuite entré en contact.

Les moustiques ne sont pas en reste : la forêt détruite, les sols se dessèchent sous l'action de la chaleur, n'absorbent plus l'eau qui ruisselle et forme des flaques où ils aiment se rafraîchir, se reproduire et puis répandre généreusement le paludisme...⁸ Rappelons que ce dernier a fait, en 2018, quelque 405 000 victimes mortelles dans le monde, dont l'immense majorité (94%) en Afrique⁹.

Pensons aussi aux milliers d'hectares de forêts primaires asiatiques transformés en champs de palmiers à huile pour nos biscuits et notre pâte à tartiner, aux champs de soja ou aux énormes élevages bovins qui prennent la place de la forêt amazonienne... **Le modèle agro-industriel adopté depuis la fin de la 2^e guerre mondiale est en partie responsable de ce qui nous arrive et nous arrivera encore.**

Biodiversité protectrice

Dans le nord-est américain, les opossums, grands amateurs de tiques, ont vu leurs forêts grignotées par l'expansion urbaine et ont migré vers des contrées plus propices, laissant se développer d'autres espèces comme les cerfs ou les souris à pattes blanches, bien moins efficaces dans la régulation des populations de tiques. D'où la fréquence accrue de maladies transmises par ces suceuses de sang, comme la maladie de Lyme, apparue aux États-Unis en 1975.

En fait, **plus il y a de biodiversité, plus il y a de virus**, mais plus ils sont en quelque sorte dilués et **moins ils risquent de se transmettre à l'être humain**. « *Les milieux riches en biodiversité, avec des mosaïques d'habitats, des agricultures diversifiées, des forêts, contribuent à réduire la transmission des maladies zoonotiques et sont plus résilients, explique Serge Morand, écologue de la santé. Les pathogènes y sont certes nombreux, mais circulent « à bas bruit », localement, répartis sur beaucoup d'espèces, ne se propagent pas facilement d'un endroit à l'autre et d'une espèce à l'autre et ne se transforment donc pas en grosses épidémies. C'est ce qu'on appelle l'effet de dilution.* »¹⁰

L'agriculture industrielle, avec ses immenses surfaces cultivées en monoculture, ses produits chimiques qui tuent la vie dans le sol, l'absence de haies et d'arbres, nuit gravement à la biodiversité, contribuant ainsi à la transmission de virus de l'animal à l'être humain.



⁸ Source : Sonia Shah, ib.

⁹ Source : OMS. Lien raccourci : <https://miniurl.be/r-302w>

¹⁰ « La crise du coronavirus est une crise écologique », interview de Serge Morand par Coralie Schaub, dans Libération du 26 mars 2020. Lien raccourci : <https://miniurl.be/r-302r>

Élevage industriel : un bouillon de culture

L'élevage industriel n'est pas en reste. Commençons par la volaille. Le Covid-19 ne nous a probablement pas encore fait oublier la grippe aviaire A-H5N1, en 2005-2006. Hébergé au départ par les canards ou les oies sauvages, le virus a contaminé – peut-être via des rats, des chats ou des chiens - des élevages de volailles en batterie, où il a pu à sa guise muter et se renforcer pour devenir très virulent et se transmettre à l'humain – heureusement de façon limitée, car il affiche un taux de mortalité très élevé, tuant plus de la moitié des personnes qui sont contaminées.

L'élevage intensif de bétail est également dangereux pour notre santé. On sait que le fumier répandu sur les champs est un excellent engrais. Mais quand on entasse des milliers d'animaux dans des hangars, comme c'est le cas pour l'élevage industriel du porc, on ne sait plus quoi faire des quantités énormes de leurs excréments, qui sont alors stockés dans des fosses pas toujours étanches. Un bouillon de choix pour la bactérie *Escherichia coli*¹¹. Via l'eau, les aliments ou des animaux domestiques, elle contamine l'être humain, chez qui elle peut provoquer des diarrhées, de la fièvre et des complications rénales graves¹².

L'agroécologie, un antivirus efficace ?

Face à ces pratiques agricoles et industrielles pathogènes, **l'agroécologie, pratiquée à grande échelle, constituerait une barrière efficace :**

- Elle **respecte les habitats naturels** des animaux sauvages. On n'a jamais vu un projet d'agroécologie raser une forêt pour s'installer ou s'étendre. L'agroécologie s'intègre dans le paysage, elle interagit avec lui plus qu'elle ne le modèle ou le détruit.
- Elle assure la **biodiversité** sur le site agricole en faisant cohabiter une variété de végétaux et d'animaux et, plus largement, dans la nature, en bannissant les intrants chimiques toxiques pour la faune et la flore sauvages ;
- Elle se pratique à petite échelle, faisant cohabiter une agriculture et un élevage où **presque rien ne se perd** : les déchets alimentaires ou végétaux nourrissent les animaux ou sont compostés, les excréments de ces derniers fertilisent les sols... pas de risque de lisier excédentaire. De plus, elle bannit l'élevage massif et hors-sol, réduisant ainsi le risque de propagation de virus.

Avec un tel modèle agricole, **le passage de la « barrière d'espèce » d'un virus de la faune sauvage jusqu'à l'être humain est beaucoup moins probable que dans le modèle actuel.**

¹¹ Ce lisier excédentaire est en outre une importante source de pollution. La Flandre en sait quelque chose, qui enchaîne depuis des décennies des « Mestactieplannen » (plans d'action lisier) pour gérer le lisier produit par l'élevage industriel des porcs, dont les nitrates polluent les nappes phréatiques.

¹² Source : Sonia Shah, ib.

Une piste pour faire face et rebondir

Si l'agroécologie aurait pu nous préserver de ces virus, elle peut aussi **nous aider à y faire face** - aujourd'hui et pour les pandémies qui, vraisemblablement, se produiront encore. Les files devant les supermarchés ont conduit de nombreux citoyens à se tourner vers les **circuits courts** pour se procurer facilement les denrées alimentaires de base – fruits, légumes, farine, pommes-de-terre, œufs... Produites localement, elles ne dépendent pas des marchés ou transports internationaux. Ainsi, « Le Jardin des Saules », une AMAP¹³ sise à Haut-Ittre, en Brabant wallon, comptait, avant le Covid-19, une centaine d'abonnés à ses paniers hebdomadaires. Depuis le début du confinement, ce sont 600 paniers qui sont commandés et emportés chaque semaine. Les exemples de ce type sont certainement nombreux.



Plus largement, cette crise nous ouvre les yeux sur **notre dépendance alimentaire** : la mondialisation néolibérale a favorisé la spécialisation des cultures pour l'exportation. Ainsi, la Wallonie produit des pommes de terre sur 35 000 Ha, alors que « 2000 ha suffiraient pour produire toutes les pommes de terre consommées en Wallonie et à Bruxelles »¹⁴... Le reste est destiné à l'exportation.

Parallèlement, nous dépendons des importations pour 2/3 de nos céréales panifiables, pour 80% des fruits et légumes, pour 85-90% des produits ovins et caprins. Et l'alimentation de notre bétail dépend largement du soja latino-américain¹⁵.

C'est pourquoi l'OMS a évoqué le **risque d'une pénurie alimentaire**. Les rouages des économies ouvertes se grippent dès que les échanges internationaux sont entravés, comme c'est le cas en raison de la pandémie. **Plusieurs pays producteurs et grands exportateurs de blé ou de riz** (Ukraine, Kazakhstan, Thaïlande) **annoncent des restrictions de leurs exportations**, que ce soit à cause d'une forme de panique ou pour créer de la rareté et faire remonter les prix sur les marchés internationaux.

Autre menace sur l'approvisionnement : **l'absence des travailleurs saisonniers venus de l'étranger** en raison de la fermeture des frontières met en péril les récoltes de fruits et légumes, en Belgique comme aux Pays-Bas ou en Espagne.

Ce n'est donc pas la quantité de nourriture qui fait défaut, mais son mode de production et de distribution. Face à cela, **l'agroécologie permettrait d'élever notre taux d'autosuffisance alimentaire en relocalisant et en diversifiant la production**. Il ne s'agit pas de devenir des « locavores¹⁶ » exclusifs et de fermer la porte au commerce international. Il s'agit simplement

¹³ Association pour le maintien d'une agriculture paysanne

¹⁴ Dossier « Une nouvelle agriculture wallonne », dans Valériane (Nature et Progrès Belgique), n°137 (mai-juin 2019), p.11. Les chiffres sont de 2016. Les surfaces qui sont consacrées à la culture de pommes de terres sont en pleine expansion.

¹⁵ Source : Olivier De Schutter dans « CQFD », sur La Première, le 9 avril 2020. Lien raccourci : <https://miniurl.be/r-2zur>

¹⁶ Les locavores ne mangent que des aliments produits dans leur environnement proche (à maximum 160km de chez eux). Pour plus de détails sur cette discipline alimentaire : <https://www.consoglobe.com/alimentation-locavores-3064-cg>

de mettre ce dernier au service d'une alimentation diversifiée, mais respectueuse de la nature, des saisons, des travailleurs et travailleuses. Pas d'en faire le *nec plus ultra* d'une économie prétendument performante. Pourquoi produire et exporter massivement des pommes de terre (qui de surcroît consomment énormément de pesticides en culture conventionnelle) et importer tant de fruits et légumes (80% de notre consommation !) dont nous pourrions produire une bonne partie chez nous, si nous accordions nos assiettes au rythme des saisons ?

Choisir l'agroécologie comme modèle majoritaire résoudrait donc en grande partie le problème de notre dépendance alimentaire, en plus d'être bénéfique pour nos paysages, pour l'emploi, pour notre santé, pour le climat, pour la nature... et contre les pandémies et leur cortège de dégâts économiques, sociaux, humains. Il y aura beaucoup à faire pour reconstruire ce que le coronavirus a détruit. Lever les obstacles au développement de l'agroécologie, chez nous mais aussi dans le sud, doit être une priorité pour nos gouvernants. C'est l'objectif du plaidoyer mené par Entraide et Fraternité auprès de nos décideurs, avec d'autres organisations et un soutien de plus en plus important des citoyens et citoyennes. Pour une société en bonne santé !

Annexe :

Les principes de l'agroécologie. Source : www.cidse.org

